

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI, 15 FÉVRIER, 1845.

No. 7.

SOMMAIRE :—La Veillée.—Anecdotes sur la Révolution de Pologne.—La Terreur Nockturne.—Fenimore Cooper.—Une levée d'officiers à l'école impériale militaire de St. Cyr.—Impressions de Voyages.—De la Littérature Contemporaine.—l'Histoire de la Semaine.—Industrie.—Faits divers.

LITTÉRATURE.

La veillée.

HISTOIRE DE NAPOLÉON CONTÉE DANS UNE GRANGE, PAR UN VIEUX SOLDAT.

(Suite et fin.)

Et il disait :—“Ca ce sera un royaume !” Et c'était un vrai royaume. Quel bon temps ! Les colonels passaient généraux, les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un qui est debout pour le dire à l'Europe ; enfin, ceux qui savaient lire étaient princes tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon comme les rayons du soleil ! Vous entendez bien que chaque soldat, ayant la chance de chasser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un corporal de la Garde était comme une curiosité ; on l'admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles ! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade ; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac comme si Napoléon avait soufflé dessus ; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans broncher ; enfin il y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches ; un sergent et même un soldat pouvait lui dire : “Mon empereur !” comme vous me dites, à moi, quelquefois “mon bon ami.” Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres ; enfin il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire ; alors, nous restions là tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait ; mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac ; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouder, on allait au pas ordinaire devant les pelissons de canons qui gémoulaient et vomissaient des régiments de boulets. Enfin les mourans avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier :—“Vive l'Empereur !”

—Était-ce naturel ? auriez-vous fait cela pour un simple homme ?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui faire d'enfants, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement ; mais il lui fallut des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien, dont on parle partout, et qu'a été à Rome le Napoléon d'autrefois, d'où s'est autorisé l'Empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui a été une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payés tout de même, parce qu'on n'en a pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome, une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant !... Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour.

—Ha ça, y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel ? Non, c'était écrit là-haut !

Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe, et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit :

“Soldats ! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe ; il reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou.”

Pour lors, assemble la plus grande des armées qui j'aurais ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes...—Hourra ! disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des animaux de cosques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevard général, dont il fallait se garder. Et comme avait dit l'homme rouge à Napoléon :—“C'est l'Asie contre l'Europe !—“ Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner.” Et voilà fectivement les rois qui viennent lécher la main de Napoléon ! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau ! Les aigles n'ont jamais autant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. La Pologne ne se tenait pas de joie, parce que l'Empereur avait idée de la relever ; de là que les Polonais et les Français ont toujours été frères. Enfin—“A nous la Russie !” erie l'armée. Nous entrions bien fournis ; ne s'arrachons, marchons : point de Russes. Enfin nous tronçons mes matins campés à la Moscowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille. L'Empereur était inquiet, il avait vu l'homme rouge, qui lui dit :—“Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront. Pour lors, il proposa la paix ; mais avant de la signer :—“Frottons les Russes !” qui nous dit.—“Tope !” s'cria l'armée.—“En avant !” disent les sergents. Mes souliers étaient usés, mes habits décosus, à force d'avoir trimé dans ces étensins-là qui ne sont pas commodes du tout ! Mais c'est égal !—“Puis que c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon saoul.” Nous étions devant le grand ravin : c'étaient les premières places !

Le signal se donne : sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis : les Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer ; et nous n'avancions pas.—“En avant ! nous dit-on, voilà l'Empereur !” C'était vrai. Il passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin ! Ah ! mon Dieu ! les lieutenans tombaient, les colonels, les soldats ! c'est égal ! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intriguans qui savaient lire.—Victoire ! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu ! C'était un vrai champ de blé coupé ; au lieu d'épis, mettez des hommes. Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle devant lui. Pour lors il nous calue, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de loup ! Alors mon callin distribue soi-même les croix, salue les morts, puis nous dit :—“A Moscou !—Va pour Moscou !...” dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville ! Ça été un feu de paille de deux lieues, qui flambe pendant deux jours. Les églises tombaient comme des ardoises ; il y avait des pluies de fer et de plomb fondu qui étaient naturellement horribles ; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'Empereur dit :—“Assez comme ça ! tous mes soldats y resteraient !” Nous nous amusions à nous rafraîchir un petit moment, et à se reposer le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savans, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous ? plus de généraux, plus de sergents même. Pour lors ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux. On ne pensait qu'à revoir la France ; l'on ne se baignait pas pour ramasser son fusil ni son argent ; chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de gloire. Enfin

le tems était si mauvais que l'empereur ne voyait plus son étoile : il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, il était malade de voir ses aigles à contre-fil de la victoire. Et ça lui en a donné une sévère, allez ! Arrive la Bérézina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer, par ce qu'il y a de plus sacré sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais au grand jamais, ne s'était vu pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été saignée par les pontonniers qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir des ponts sur lesquels l'armée a passé.

—Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, c'est un troupière fini, un troupière d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards.

—J'ai vu, reprit-il, l'Empereur debout auprès du pont, immobile, n'ayant point froid.

—Était-ce encore naturel ?

Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Egyptiens. Bah ! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles, parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur, et ne pas baisser la tête à cause du froid ; on ne se réchauffait guère que près de l'Empereur, puisque, quand il en était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrétions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats ! Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, et de grandes pertes, que je dis ! Les alliés avaient mangé nos vivres, tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'homme rouge. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la Garde impériale, le croyant mort, traitent une conspiration, où on met dedans le préfet de police pour renverser l'Empereur. Il apprend ces choses-là ; ça vous le taquine, et il nous dit, quand il est parti :

—“Adieu, mes enfans ; gardez les postes, je vais revenir.”

—Bah ! ses généraux battent la broloque, car, sans lui, ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel. Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or ; ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce qu'il y en a qui sont restés en garnison sans froter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France ; mais l'Empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, dont il change le moral parfaitement et en fit des chiens fous, à mordre quiconque. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous ; mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors se donnent les batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen !

—Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été le plus particulièrement héroïque.

Nous triomphons toujours ; mais, sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'Empereur paraît nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : “Je veux passer !” nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du tems, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraîchi la vie. Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patria, la bello France, enfin ! contre toute l'Europe, qui nous en voulait d'avoir tenté de faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangent pas, comme c'est l'habitude du Nord qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'empereur voit son beau père, ses amis qu'il avait assis rois, et ceux auxquels il avait rendu leur trône, tous contre lui. Enfin, même les Français et des alliés, qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous dans nos rangs, comme à la bataille de Leipzig. N'est-ce pas des horreurs dont de simples soldats seraient peu capables ! Ça man- quait à sa parole trois fois par jour et ça se disait ça

princes ! Alors l'invasion se fait. Partout où notre Empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule ; et il a fait dans ce tems-là plus de prodiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille plus grande que toutes les autres, une mère bataille, enfin ! mais les Parisiens ont peur pour leur peau et pour leurs boutiques de deux sous ; ils ouvrent leurs portes. Voilà les Ragusades qui commencent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin ses généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, dont jamais ils n'avaient entendu parler. Alors il nous dit adieu à l'ontainebleau.

— "Soldats !..."

Je l'entends encore ; nous pleurons tous comme des enfans. Les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes de soldats. Donc, il nous dit au perron de son château :

— "Soldats ! nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon enfant que je vous confie. Vive Napoléon II !"

Il avait idée de mourir ; et pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman ; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose ! il se reconnaît immortel. Sûr de son affaire, et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque tems étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Alors il s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : Vive l'empereur ! Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide. Le Dauphiné s'est très-bien conduit. Et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre ; et il était le 20 mars à Paris, redevenu l'empire français, ayant tout balayé, repris sa chère France, et ramassé ses troupiers en leur disant deux mots :

— "Me voilà !"

C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu ! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau ? L'on croyait la France abattue ? du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors la Garde meurt d'un seul coup ; et Napoléon, au désespoir, se jette trois fois devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort ! Nous avons vu ça, nous autres. Voilà la bataille perdue. Le soir, l'Empereur appello ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang, ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui erraient dans les batailles ; En avant ! et qui avaient volé sur toute l'Europe, elles furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle. Plus d'aigles. Le reste est connu. L'homme rouge passe aux Bourbons, la France est dérasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empara de Napoléon par trahison ; les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde.

En finale, il est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'homme rouge lui rende son pouvoir, pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort ! ah bien ! oui, mort ; on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'est boudé-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Ecoutez ! La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans ce désert pour satisfaire une prophétie faite sur lui ; car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire le lion du désert.

Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il l'a écrit sur la terre, qui s'en souviendra toujours. Vive Napoléon, père du peuple et des soldats !

—Vive le général Eblé ! cria le pontonnier.

—Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moscovia ? dit une paysanne.

—Est-ce que je suis ?... Nous y sommes entrés un

régiment, nous n'y étions debout que cent grenadiers, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre. L'infanterie, voyez-vous, c'est tout à l'armée !

—Fischre ! et la cavalerie, donc ! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Hé ! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement ! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat :— "Sire, coupez-moi ça en deux !..." Alors là-dessus nous partions d'abord au trot, puis au galop. Une, deux !..... l'armée ennemie était fendue en deux comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon !.....

—Et les pontonniers ? cria le sourd.

—Ah ça, mes enfans, reprit Genestas, tout honteux de sa sortie, en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agens provocateurs ici ! Tenez, voilà pour boire à l'honneur de la France et de lui !.....

—Vive l'empereur ! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

—Chut ! entans ! dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut ! il est mort en disant :—"Gloire, France, bataille !" Mes enfans, il a dû mourir lui, mais sa mémoire !..... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité ; puis il dit tout bas à ses voisins :

—L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne !.....

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fos-seuse qui disait :

—Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'Empereur et de M. Benassis.

Alors tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte, pour le voir encore à la lueur de la lune ; et ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

—J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vite ! Ces aigles, ces canons, ces compagnes, je ne savais plus où j'étais.

—Eh bien ! que dites-vous de mon Goguelat ? lui demanda Benassis.

—Monsieur, avec des récits comme celui-là, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la république et pourra parfaitement soutenir une petite conversation à coups de canon avec l'Europe.

En peu de tems, ils atteignirent le logis de M. Benassis, et se trouvèrent bientôt tous deux, seuls, pensifs, de chaque côté de la cheminée du salon où le foyer mourant jetait encore quelques étincelles.

DE BALZAC.

Anecdotes

RELATIVES A LA RÉVOLUTION DE POLOGNE.

C'est de la bouche de témoins oculaires que les rédacteurs du journal de Leipzig, intitulé *Blätter für literarische Unterhaltung*, ont recueilli les anecdotes suivantes :

Le moment de l'explosion approchait ; les conjurés s'étaient assurés du concours de tous les corps d'armée polonaise. Officiers et soldats, tous étaient prêts à verser leur sang pour l'indépendance de la patrie. On s'inquiétait seulement de ce que ferait le quatrième régiment. En garnison depuis plusieurs années à Varsovie, objet de la prédilection du grand-duc Constantin, ce régiment avait été caressé et choyé par le gouvernement russe. Parmi les officiers il n'y en avait qu'un très petit nombre qui eussent connaissance du complot. Encore ces officiers étaient-ils tous jeunes et peu avancés en grade. Si le quatrième régiment allait se ranger du côté des Russes, se disait-on, tout sera perdu. Pour sonder les dispositions de ces braves, on placarda sur la porte de la caserne le billet suivant : "La patrie compte sur l'assistance de tous ses fils, mais elle ne sait pas encore ce que fera le quatrième régiment." Ceci se passait dans la nuit du 28 novembre, veille de l'explosion. Le billet fut apporté au colonel Boguslawski, qui convoqua sur-le-champ tous les officiers du régi-

ment, leur fit part du contenu du billet, et leur dit que quelque complot malveillant se tramait. Si ce complot, ajouta-t-il, vient à se réaliser, je compte assez sur votre reconnaissance et votre dévouement envers votre auguste bienfaiteur, le grand-duc Constantin, pour croire que vous ne vous rangerez pas du côté des conjurés. Un morne silence suivit son discours ; les officiers, quoique ignorant la conjuration, sentaient de quoi il s'agissait, et l'amour de la patrie leur fit oublier les bienfaits du Czarowitch. Le colonel, effrayé de ce silence, les congédia, sans pousser plus loin ses investigations.

Lorsque, dans la soirée du 29 novembre, des coups de fusil lointains annoncèrent le commencement de la révolution, lorsque la générale se fit entendre dans les rues de la ville, le régiment se mit en rang et sous les armes. Le colonel accourut, et se postant en travers de la porte de la caserne, il s'écria, les bras étendus : "Vous ne passerez que sur mon corps !" Ces mots arrêtaient tous les soldats : ils restaient immobiles, bien que le salut de la patrie dépendit du gain d'une minute ; personne n'osait souiller ses mains du sang de son colonel. Alors un capitaine s'approcha de Boguslawski, et d'un bras vigoureux lui fit quitter son poste, sans toutefois lui faire grand mal, en lui disant : "Ce n'est pas le moment de jouer la comédie." Au même instant, le quatrième régiment, croisant la baïonnette, se précipita hors de la porte de la caserne et vola au secours de ses compatriotes, engagés dans une lutte inégale avec les troupes russes en garnison à Varsovie.

Le colonel du bataillon des sapeurs ayant voulu opposer une semblable résistance, un officier de son corps s'avança vers lui en lui criant : "Taisez-vous et laissez-nous partir !" Le colonel s'entêta ; l'officier alors lui tira, à bout portant, un coup de pistolet. Heureusement pour le colonel, le pistolet rata. Aussitôt un simple soldat, s'élançant du milieu des rangs, vint présenter son fusil à l'officier. Ce langage muet était trop significatif pour engager le colonel à résister plus long-temps ; il s'enfuit, et les sapeurs volèrent au secours de leurs frères.

Le grand-duc Constantin s'était rendu odieux par sa cruauté souvent inutile et injuste ; mais on ne pouvait nier que l'instruction militaire des soldats ne fût son œuvre. Lui-même était si fier des progrès de ses élèves, que, quoique battu par eux, il s'en faisait gloire : "Voyez, disait-il aux Russes, dans le tems de la guerre, voyez comme ces Polonais ont profité à mon école. Malheur à vous quand vous aurez en face mon régiment favori, le quatrième régiment d'infanterie !" Constantin ne s'était pas trompé. Ce fut à la tête du quatrième régiment qu'à la bataille de Grochow, Chlopicki défendit victorieusement un bouquet de bois, attaqué par les Russes, à six reprises différentes. Pour un Polonais il tombait dix Russes. Depuis cette affaire, tous les soldats de l'armée polonaise disaient : Le quatrième régiment est le plus brave de l'armée. Partout ces braves étaient à la tête ; quatre fois le régiment fut anéanti, quatre fois il fut remis au grand complet, grâce aux nombreux volontaires qui voulaient en faire partie. Ils se nommaient alors soldats ou officiers du quatrième régiment, de la deuxième, troisième ou quatrième édition.

L'enthousiasme des Polonais était inex-

primable et surpassait souvent celui des hommes. Elles prirent part à la conjuration, elles soutinrent le courage des guerriers quand la lutte eut commencé, elles les encouragèrent dans leurs revers.

Quatre frères sur cinq avaient pris les armes, dès le commencement de la guerre ; le cinquième s'était retiré à la campagne, sous prétexte qu'il fallait prendre soin du patrimoine délaissé. Les Polonaises lui envoyèrent alors une quenouille.

Une Gallicienne disait à son amant : " Le chemin qui conduit à ma main passe par Varsovie."

Les paysans voulaient qu'on fit une levée en masse et qu'on traquât les Russes comme les loups : " C'étaient disaient-ils, le moyen d'en finir."

De tous les corps polonais, celui qui fit le plus de mal aux Russes fut celui des chasseurs-francs (*wolnos strzelcow*) composé des gardes-forestiers et gardes-chasses de la couronne et des biens seigneuriaux. Avec leurs fusils à deux coups ils manquaient rarement leur homme à cent ou cent cinquante pas de distance. On voyait parmi eux leurs enfans, âgés de quatorze à seize ans, se servir fort adroitement de ces armes. Dans les malheureuses journées de la fin de septembre 1831, une grande partie de ces chasseurs-francs tomba entre les mains des Russes. Le général Rudiger, celui des généraux Russes qui se conduisit toujours le mieux à l'égard des Polonais, fit venir en sa présence durant son séjour à Cracovie, un de ces chasseurs-francs, et lui dit : " Je te pardonnerai, je te rendrai même la liberté, si tu me dis combien tu as tué de Russes dans cette campagne." Le Polonais répondit après un moment de réflexion : " Je ne puis pas vous satisfaire d'une manière bien précise, mais je crois bien en avoir tué une centaine."

Après la bataille d'Ostrolenska, qui n'eut aucun résultat décisif, le gouvernement national résolut de ranimer le courage chancelant des troupes. En conséquence, on fit les apprêts d'un bal à Varsovie dans le jardin Kracziński. Les dames les plus belles et les plus aimables de Varsovie se firent un plaisir de s'y rendre, et l'on pria les soldats de chaque régiment de choisir dans leur nombre ceux qui devaient avoir l'honneur d'assister à cette fête. Quand on eut fait cet appel aux régimens qui avaient fait partie de la malheureuse expédition des traitres Jankowski et Bukowski contre le général Rudiger, ils firent, à l'unanimité, la déclaration suivante : " Nous n'avons pas fait ce qu'on attendait de nous ; comment oserions-nous reparaitre dans Varsovie ? Nous sommes bien sensibles à l'invitation qu'on nous fait ; mais nous ne rentrerons dans la capitale que lorsque notre honte sera lavée."

Lors de cette fête, les soldats, éblouis par la parure et les grâces des dames, n'osaient d'abord pas les inviter à danser. Alors les nobles Polonaises allèrent elles-mêmes les inviter ; bientôt les soldats eurent banni toute gêne et s'abandonnèrent à leur gaieté naturelle. Au moment où une mazourke venait de finir, un jeune Cracouse, tout enthousiasmé, serra dans ses bras sa danseuse, jeune et belle comtesse, et s'écria : " Que tu es bonne et aimable ! nous serions bien vils, si nous ne versions pas jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour des dames si aimables et si patriotes !"

Lorsqu'au mois d'avril l'armée polonaise pa-

rut pour la première fois dans les environs d'Iganie, où l'on n'avait encore vu que de faibles corps de partisans, tous les paysans d'alentour accoururent pour voir leurs défenseurs. " Que vous êtes nombreux, bien habillés et bien armés ! s'écrièrent-ils dans leurs joyeux étonnement. Les Russes nous disaient sans cesse que vous n'étiez qu'une poignée d'hommes fuyant toujours devant eux. Eh bien ! puisque vous êtes si nombreux, vous les battez bien ! " Aussitôt jeunes et vieux, hommes et femmes, se jetaient à genoux et s'écriaient dans leur ferveur : " Sainte Mère de Dieu, délivrez-nous des Russes."

Pour être impartial, nous dirons que les Polonais poussent quelquefois trop loin leurs idées sur le point d'honneur. Ainsi le général Szembeck, brave autant qu'habile, donna sa démission au milieu de la guerre, parce que Skrzynecki lui avait refusé deux croix qu'il avait demandées pour ses deux aides-de-camps. Encore le généralissime en avait-il accordé une et promis l'autre pour la prochaine affaire ; il les avait refusées toutes deux à la fois, uniquement pour ne pas paraître les prodiguer.

(Nouvelle Revue germanique.)

Un journal suisse nous fournit l'anecdote suivante, qui est à elle seule un intéressant petit roman de la vie réelle :—Deux époux, après avoir vécu pendant plusieurs années dans un état d'harmonie anti-conjugal, se décidèrent un beau matin de se séparer tout de bon, et convinrent même de se rencontrer à un jour fixé chez un notaire pour signer l'acte constatant leur séparation. Pour se rendre chez l'homme de loi, il y avait un lac à traverser, et le hasard voulut qu'ils embarquassent dans le même bateau. Dans la traversée survint une tempête, et le bateau chavira. Le mari, bon nageur, se rend bientôt à terre, sain et sauf. Alors il regarde pour voir ce qu'étaient devenus ses compagnons d'infortune, et il aperçoit sa femme dans un danger imminent, cherchant en vain à retarder l'instant fatal de sa perte. Tout à coup un souvenir de son ancienne affection le saisit, et se plongeant à l'eau, il nage de son côté, et réussit à la ramener au rivage. Quand elle eut recouvré ses sens, et appris à qui elle devait la vie, elle se jeta dans ses bras ; et lui, l'embrassa avec une égale cordialité. Ils jurèrent d'oublier le passé, et de vivre et de mourir ensemble."

Après un exemple pareil, femmes, calomniez donc vos maris.

La terreur nocturne.

AVENTURE ÉCOSSAISE.

(1810.)

Je suis de ceux qui sentent très grand effort de l'imagination : chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversés.

(MONTAIGNE, ch. xx.)

Ah ! ah ! vous me ferez rire de bon cœur !..... Vanter votre raison, votre courage !..... Il no faut que l'accident le plus ridicule, pour mettre en défaut le dernier et ruiner l'autre à tout jamais.

(ANONYME.)

Oh ! la délicieuse journée que va passer Lord Edgar ! Partir au point du jour pour les ruines du prieuré de Saint-Ruth, partir

avec la naïve miss Arabelle, et la spirituelle, la piquante duchesse Mac-Moran ! et puis, avoir pour mentor la bonne et indulgente lady Tomson, et pour cicérone le jovial et savant docteur Raleigh !

Allons donc ! en route ! Adieu à la vieille Edimbourg ! Le ciel n'a pas un nunge ; le vent qui rafraîchit fait doucement trembler la feuille des chênes..... Allons ! en route ! en route !..... Et ce fut d'abord un riant mélange de discours folâtres, de propos tendres, de plaisanteries ingénieuses : j'aurais défié le front le plus soucieux de ne point s'épanouir ; j'aurais défié l'homme le plus phlegmatique de ne point ressentir l'influence électrique de cette gaieté qui jaillissait de toutes parts en étincelles.

Mais un nuage s'est formé à l'extrémité de l'horizon ; il s'étend comme un voile lugubre ; au lieu de la lumière de tout à l'heure, de ce jour radieux qui paraît la nature d'un éclat doux et vivant, tous les objets deviennent mats et inanimés ; on ne respire plus librement, on n'éprouve plus un bien-être indicible ; et je ne sais quelle tristesse vient resserrer le cœur et glacer l'imagination. Encore, si l'on tressaillait à la vue soudaine d'éclairs qui brillent, qui meurent, qui renaissent au fracas majestueux de la foudre ! Mais non : c'est une pluie lente, grisâtre, monotone, qui resserre les membres d'une gêne glacée. Ils ne font point leur repas sur l'herbe ; les arcades à demi ruinées du vieux monastère ne retentissent pas de leurs joyeux éclats de rire : renfermés dans une pauvre chaumière où râle sur un grabat une vieille agonisante, ils passent, sans proférer une parole, deux longues heures de pluie, de désappointement et de tristesse. Enfin, les chevaux sont reposés : on peut partir, et quitter cette demeure où on respirait si péniblement un air fétide où l'on avait amené la gêne, la gêne près du lit d'une mourante ! Quelques dons furent laissés à une grande fille pâle et chétive, l'unique créature qui pleurât au chevet de la malade. Elle murmura pour remerciement : " Cela servira, mesdames, à faire enterrer une mère."

Pour comble de malheur, les chemins sont devenus mauvais : les pieds des chevaux glissent, les roues s'enfoncent en de profondes ornières : il sera nuit quand la berline atteindra Edimbourg..... Nuit ? non, il sera demain ; car voici l'essieu qui se brise, la voiture qui gît sur le revers d'un fossé..... Grâce à Dieu ! personne n'a reçu de blessures : une grande frayeur pour les dames ; pour tous une nuit pluvieuse passée à la belle étoile, voilà les seuls inconvéniens du malheur qui vient d'arriver. Il faudrait pourtant chercher un asile : De quel côté ? On se trouve à cinq milles de toute habitation ; et le moyen d'en gagner une avec une chaussure frêle, à travers des routes de boue, durant une pluie semblable ? Il se trouve bien, à quelque distance, un vieux château en ruine, et que les propriétaires, s'il en a encore, ont cessé d'habiter depuis un temps immémorial : aujourd'hui, les seuls êtres vivans que l'on y rencontre sont une vieille Écossaise et sa fille : elles sont venues s'établir parmi ces décombres, à peu près comme les hirondelles s'emparent d'un angle de fenêtre pour y bâtir leurs nids. Après avoir tenu conseil, on résolut à l'unanimité d'aller chercher un gîte au vieux château, tandis qu'un des domestiques veillerait à la voiture, et que l'autre monterait à cheval pour quêrir des ouvriers.

L'hospitalité ne fut pas aussi mauvaise qu'on devait le craindre : la bonne femme du château reçut de son mieux les étrangers : ayant affaire, comme elle le voyait bien, à

des gens de haute condition et qui récompenseraient largement son zèle, elle fit une de ses plus belles révérences, et mit à la disposition de ses hôtes et son logis et le château.

Les dames échangèrent d'abord leurs vêtements chargés de pluie contre les habits de fêtes de Betti, la fille de la vieille femme. La gaité des voyageurs se ranima quelques instans : ce fut quand on vit revenir les deux jeunes ladies vêtues d'un jupon écarlate et dont la coupe écossaise laissait voir leurs jambes chaussées d'un bas de laine bleue et d'un soulier à larges boucles ; pour leurs coiffures, c'était un bonnet de mousseline qui retombait sur leurs épaules, et ne se trouvait pas défavorable assurément à leurs charmantes physionomies. Toute la veillée se passa près d'une haute cheminée où brûlait un feu de tourbe. Insensiblement la conversation devint triste et lugubre et l'on se mit à conter des histoires terribles et de revenans : c'était le vieux docteur qui, voyant son auditoire merveilleusement disposé à ressentir les sombres impressions de ce genre de récit, s'amusa au dernier point à suivre les progrès de la terreur vague et insurmontable qui, durant ses narrations, s'emparait peu à peu des dames, et gagnait même le gentleman Edgard. Il faut le dire, les contrariétés de la journée, les souvenirs de la chaumière de Saint-Ruth, le vent qui mugissait, la leur fainse du foyer, et puis ces murailles chargées de sculptures gothiques, secondaient on ne peut mieux le docteur : jamais aussi l'on n'eut occasion d'être autant que lui satisfait d'un auditoire. L'effacement de sa voix, et les yeux de milady Tomson qui commençaient à se fermer, indiquèrent que s'il voulait conserver intact un si beau succès, il était tems d'y mettre fin : tirant donc sa montre, il annonça que minuit était sonné depuis longtemps ; les dames s'emparèrent alors de la seule lampe qui se trouvât chez leur hôtesse, et le docteur et lord Edgard allèrent, chacun de leur côté, se coucher sur des bottes de paille jetées dans les deux seules chambres du château où la pluie ne pénétrât pas à travers la toiture délabrée.

Le hasard avait fait placer Edgard dans la partie la plus reculée de la mesure : son imagination tendre et encline à l'exaltation avait éprouvé vivement le prestige des contes du docteur ; et puis après avoir traversé à tâtons un long corridor noir, il se trouva seul, dans la grande salle déserte d'un bâtiment en ruine : il ne put donc se défendre d'une sorte de crainte mystérieuse. Tout en reconnaissant l'absurdité d'une pareille sensation, il n'en subissait pas moins les effets : enveloppé de son manteau et couché dans un coin, au milieu d'une profonde obscurité, il sentait battre vivement son cœur. L'unique lueur qu'il aperçut était celle que la lune jetait parfois à travers les grands nuages que le vent poussait avec rapidité ; l'unique bruit qui frappait son oreille était les cris d'un hibou et les mugissemens de la bourrasque.

Il commençait à sommeiller néanmoins, quand la porte mal close s'ouvrit avec un brusque fracas..... Il s'éveilla en sursaut ; la lune éclairait à demi l'endroit où il se trouvait..... Grand Dieu ! un fantôme blanc se tenait au-dessus de lui !..... Il veut crier : la voix lui manque ; il veut fuir : une main puissante, inexorable, le retient par ses vêtements..... Il tombe sans connaissance.

Le lendemain, au point du jour, les domestiques avaient ramené au vieux château la berline, mise tant bien que mal en état d'arriver à Edimbourg : à cette bonne nouvelle, tout le monde se rassemble.

Mais Edgard manque. — " Il dort, le paresseux !..... Allons, allons ! il faut aller le réveiller."

On le trouva pâle, sans mouvement, et la poche de son habit passée dans le pied d'une vieille statue de pierre..... Ses cheveux étaient devenus blancs.

On eut bien de la peine à le rappeler à la vie. Pour sa raison, il ne put jamais la recouvrer.

HENRY BERTHOUD.

FENIMORE COOPER.

Le grand romancier américain, comme on a coutume d'appeler de l'autre côté du détroit l'auteur du *Dernier des Mohicans* et de la *Prairie*, appartient à une famille originaire de Buckingham en Angleterre, qui, venue en Amérique en 1769, s'établit environ un an après dans l'état de New-York. Cooper naquit à Burlington, sur la Delaware, en 1789, et dans son bas âge il quitta cette résidence pour la ville de Cooper sur laquelle nous avons lu des récits si intéressans dans les *Pionniers*. A treize ans il fut admis dans le collège de Yale (New-Haven), et trois ans après il fit de longs voyages sur mer, événement qui imprima à son caractère cette couleur et ce cachet original dont le monde a déjà recueilli les précieux résultats. Après son mariage avec la fille de John Peter de Lancey, du comté de West-Chester, il abandonna la marine et se livra tout entier à la culture des lettres. Le premier ouvrage de Cooper fut publié en 1821, et depuis cette période, chaque année a vu paraître un nouveau roman de cet auteur.

Nous n'énumérerons point les nombreux romans que Cooper publia successivement : nous ne parlerons pas des qualités qui les distinguent. On sait son talent pour décrire les déserts, les terres, les immenses forêts et les beaux ombrages du Nouveau-Monde ; et cette vérité, cette chaleur que nous admirons se changent en enthousiasme quand l'auteur entreprend la description de cet élément dont il nous a donné des peintures si terribles et si vraies. Ses scènes maritimes sont inimitables. Il ne nous donne point, comme a dit un poète, un vaisseau peint sur une mer peinte ; chez Cooper, tout est action, nature, poésie. Chaque image qu'il emploie vient ajouter à la beauté du tableau, et dans les termes de ses descriptions vous croyez entendre le mugissement des vagues, les cris des matelots et le bruit des cordages, des mâts, des voiles qui s'entrechoquent.

Le but de cet article n'est point de passer en revue les ouvrages de ce romancier ; nous avons voulu seulement donner sur son caractère quelques détails nouveaux.

L'auteur de la *Prairie* paraît doué d'une forte constitution, il est d'un caractère décidé ; le tour de son esprit tend vers l'observation plus peut-être des choses que des hommes ; sa taille est un peu au-dessus de la moyenne ; les traits de son visage sont empreints du fermeté, et ses mouvemens sont plutôt rapides que gracieux ; ses gestes ont de l'énergie. Son front est très haut. Ses yeux, qui sont enfoncés, ont une expression sauvage, inquiète, agitée, comme s'ils n'étaient point accessibles au sommeil, et qu'ils fussent constamment à la recherche de quelque chose. Un de ses amis les décrit comme les yeux les plus propres aux veilles qu'il ait jamais vus ; mais leur éclat s'affaiblit quelquefois, et alors ils portent l'empreinte de sentimens plus doux et plus tendres. Dans le silence, son visage a l'expression d'une inflexible fermeté ; et quand il parle, on dirait

qu'il tient à son commandement toutes les passions, tous les sentimens de son cœur, et qu'à sa volonté ils viennent se réunir sur ses lèvres. Alors il captive merveilleusement l'attention de ses auditeurs. Notre sculpteur David est parvenu avec un rare bonheur à donner ce caractère au magnifique buste qu'il a fait de lui.

Les manières de Cooper tiennent à la fois du marin et de l'homme du monde. La sévérité empreinte sur ses traits, et qui vous frappe tout d'abord, disparaît au bout de quelques instans, et vous vous apercevez bientôt que vous causez avec un homme qui a vu et qui comprend le monde, et qui prête une oreille calme et presque indifférente à ses propos méchans ou flatteurs. Les ans lui ont donné l'esprit de la philosophie. Cooper est américain dans toute l'étendue du mot ; l'amour de la patrie est en lui une passion. Il est fortement attaché à son pays, à ses institutions, et, comme on le voit dans ses ouvrages, à sa nature à la fois sauvage et magnifique. Il montre à découvert son républicanisme, et ne craint pas d'avouer que les rois sont des superfluités coûteuses qu'un gouvernement sage ne devrait point tolérer. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il aima mieux perdre sa popularité dans certains cercles, que de déguiser ses principes. Il n'est pas très-facile de dire si cette indifférence provient de la conscience qu'il a de son propre mérite, ou de ses principes ; mais on peut au moins la regarder comme sincère. Cooper fait aussi peu de cas des critiques de ses livres que des causes qui les ont produites, car il déclare qu'il n'a jamais jeté les yeux sur ses ouvrages dès qu'ils ont été publiés ; une fois lancés dans le monde, ils sont pour lui, pour ainsi dire, comme des livres défendus. L'auteur de tant de beaux romans tire fort peu de vanité de sa grande célébrité ; il est plus fier de sa patrie que de son génie, et il parle, il agit, il va, comme s'il devait être plus honoré en qualité d'Américain qu'en qualité d'auteur du *Pilote* et de la *Prairie*.

UNE LEVÉE D'OFFICIERS

A L'ÉCOLE IMPÉRIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR, EN 1809.

En 1807, j'étais encore au lycée impérial—aujourd'hui collège Louis-le-Grand, — que dirigeait alors le bon et excellent M. Campagne. Là, notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer soit à l'École Polytechnique, soit à l'École militaire de Saint-Cyr, soit enfin dans un régiment de ligne, en qualité de sous-officier, ceci était la pire de toutes les perspectives ; et cependant ces trois catégories étaient justes : c'était à chacun selon ses vœux et sa capacité, quoique les Saint-Simoniens ne fussent pas encore inventés.

Quant à moi, mon ambition n'était autre que celle de me faire recevoir à l'École Polytechnique ; mais à cette époque les examens étaient d'une sévérité dont on s'est bien relâché depuis, et, malgré mes trois années de mathématiques, la réputation de fort et de piocheur dont je jouissais parmi mes camarades et mes professeurs, force fut à moi de me rabattre sur Saint-Cyr, où je fus admis d'emblée, après un examen, je le dis sans vanité, passé d'une manière brillante.

Alors l'École de Saint-Cyr n'était en quelque sorte que la succursale de l'École Polytechnique ; et quoique s'en fût laissé aller un tableau devant MM. Legendre ou Lacroix, savait bien devoir rebondir en présence de MM. Alluize ou Boudrot.

Il faut avoir fait son apprentissage militaire dans cette école, pour se faire une idée du régime disciplinaire qui y était en vigueur. Napoléon estimait peut-être davantage les élèves de l'École Polytechnique ; mais il avait un faible tout particulier pour ses petits lapins de Saint-Cyr, comme il les désignait familièrement.

Déjà j'avais terminé ma première année, déjà j'étais compris parmi les vétérans ; j'appartenais à la section de l'artillerie, arme à laquelle le commandant de l'École m'avait destiné, que nous n'entendions pas plus parler de tirer nos queues—c'est-à-dire d'une prochaine promotion d'officiers,—que du grand Turc,

lorsqu'un matin, le commandant Coteau entra dans notre quartier avec un air rayonnant, et nous dit avec sa voix de directeur de l'école d'intonation : "Messieurs !... L'Empereur doit chasser aujourd'hui dans les environs... — Vive l'Empereur !" Telle fut l'acclamation prolongée que provoqua spontanément, de notre part, la nouvelle que venait de nous apporter le sous-directeur.

Dans de semblables circonstances l'école changeait de face ; les études étaient interrompues, nous courions tous aux armes comme des assiégés surpris par une vigoureuse tentative de l'ennemi. "Si l'Empereur pouvait venir !..." pensions-nous ; et ce désir dominait tous les esprits. Nous nous précipitions tumultueusement à toutes les fenêtres de l'école pour y remplir l'air de mille vivats que nous espérions pouvoir lui être portés par le vent ; et puis nous descendions pour exécuter l'exercice à feu, afin de nous faire mieux entendre ; puis enfin les exercices du polygone, pour l'attirer par le bruit du canon.

Nos espérances avaient été souvent trompées, parce que Napoléon n'était pas de ces hommes à qui on pouvait susciter des idées ; lui n'agissant jamais par accident.

Quel dévouement, quel enthousiasme, quel esprit militaire animait toute cette jeunesse guerrière ? et pouvait-il en être autrement ? Enfants de la patrie, élevés par elle et pour elle, séparés de nos parents, morts ou combattant encore, nous ne connaissions que Napoléon qui nous avait pris sous sa tutelle ; nous lui devions tout : bienfaits du passé, gages d'un heureux avenir. A Saint-Cyr nous le considérions comme notre père, bien qu'il ne nous eût jamais dit : *mes enfants*. L'Empereur ne donna ce titre qu'à l'héritier de son trône : tout le reste n'était, à ses yeux, que sujets ou soldats.

Le bataillon d'instruction, dont je faisais partie, était sous les armes dans la cour, ayant à sa gauche la classe des recrues, honteuse de son noviciat, et à sa droite, les officiers et sous-officiers attachés à l'état-major de l'école ; habiles manoeuvriers, excellents serviteurs ; mais en général beaucoup moins solides en connaissances littéraires ou scientifiques, que sur l'ordonnance de 1791. Sous quelques rapports nos officiers n'échappaient pas à notre malignité, quoique nous n'oublions jamais, à leur égard, la subordination et les convenances qui étaient dues à leurs travaux et à leurs honorables services.

Par exemple, un de nos capitaines excitait souvent nos plaisanteries et le sourire du général Belavène — notre commandant qui, je vous le jure, n'était pas rieur de son naturel, — par la rédaction de ses rapports journaliers, où se trouvaient motivées les causes de punitions qu'il s'était vu forcé, selon lui, d'adresser aux élèves de sa compagnie, dont j'avais l'avantage de faire partie. Cet officier, qui certes n'avait pas, comme M. le vicomte d'Arlineourt l'eut depuis, la prétention de créer un nouveau style, avait néanmoins précédé l'auteur du *Solitaire* dans la manie des inversions ; et moi qui vous conte ceci, tout de mémoire, je me suis vu assigné, pendant quatre jours, parce que ayant un rasoir, j'avais laissé pousser mes favoris, dans mon sac. Une autre fois, je fis douze heures de salle de police pour, de pelure de légumes, avec un ustuc, le corps-de-garde avoir semé. Le fait est, qu'avant d'être mis en faction, j'avais mangé un navet cru, après l'avoir épluché dans le corps-de-garde.

Il me serait facile de multiplier ici les citations si je n'aimais mieux suivre l'Empereur qui, passant devant le plus ancien de nos capitaines, lui jeta un regard affectueux ; c'était lui qui promettait, en échange de la croix de simple légionnaire, une nouvelle croix d'honneur, surmontée d'une petite couronne d'or et ornée d'une coquette rosette ; cette différence, toute minime qu'elle était, était d'autant plus grande qu'elle était plus rare alors.

Venait ensuite le capitaine Saget, théorie vivante de l'école de peloton, qui n'admettait pas qu'un homme pût faire un plus noble usage de ses forces physiques que de s'assurer un beau port d'armes ; et de ses facultés intellectuelles, que de chercher à bien connaître le mécanisme d'un changement de front de bataille ou d'une contre-marche au pas de course ; militaire consommé, qui n'eût fait aucun cas des Lamartins, des Paul Delaroches, des Aubert, s'il eût pu penser que ces messieurs confondissent la charge précipitée avec la charge en trois temps.

Lorsqu'on voulait recommander puissamment un élève au capitaine Saget, il ne fallait pas lui dire que son protégé avait fait de brillantes études en humanités ou même en mathématiques, qu'il était ferré sur ses formules générales du 2^e degré, la théorie des sinus et des co-sinus ; on n'avait besoin seulement que d'affirmer qu'il n'était pas *cagneux*, et que d'habitude il avait, en marchant, la tête haute, les pointes basses et les coudes au corps. Alors vous lui touchiez la fibre sensible, et vous pouviez être certain, de sa part, d'un solide appui. Le capitaine Saget avait encore pour doctrine, qu'un peuple est toujours assez savant quand il sait croiser la baïonnette... S'il avait émis une semblable assertion devant l'Empereur, Napoléon lui aurait dit : "Vous avez raison, monsieur le comman-

dant." Et deux jours après, notre capitaine aurait reçu son brevet de chef de bataillon, parce que dans ce temps-là les brevets d'officiers supérieurs, nommés par l'Empereur, ne séjournaient pas long-temps dans les cartons du ministère de la guerre. Cette fois cependant, l'Empereur ne gratifia notre capitaine ni de la croix d'officier de la Légion d'Honneur, ni du grade de chef de bataillon ; il se contenta de lui adresser un compliment sur la belle tenue de sa compagnie, tout en continuant de s'entretenir, avec le général Belavène, de quelques détails relatifs à l'administration de l'école.

C'était le tour du vieux sergent d'artillerie Fraboulet. A la vue de l'Empereur, il se trouva intimidé comme une jeune fille, à la vue de son amant, après un premier aveu. Réputé le plus habile pointeur de l'armée, le brave Fraboulet était un homme grand, sec, fort, vigoureusement trempé, et aussi dur que les canons avec lesquels il avait vécu. Ce vieux soldat nous faisait habituellement, en plein air, et par un froid de dix degrés, l'explication d'un affût, sans omettre le plus petit écrou. Toutes les fois que je vois un dessinateur chasser avec indifférence, de sa feuille de papier, les mites de pain dont il vient de se servir, il me semble voir Fraboulet écartant, du revers de la main, avec le même abandon, les cinq ou six pouces de neige qui recouvraient, en cône, la lumière de la pièce de canon dont il nous démontrait les différentes parties. Et puis quel nom pour un artillerier : Fraboulet !...

L'Empereur s'arrêta devant lui — car tous deux étaient d'anciennes connaissances. Fraboulet avait été premier servant de droite à une des batteries que commandait Napoléon au siège de Toulon — il leur dit donc, en le regardant fixement :

"Et toi, mon vieux, sais-tu écrire maintenant ?"

A cette question, le pauvre sergent resta interdit ; lui qui n'avait su de sa vie signer son nom deux fois de suite avec la même orthographe. Je vis ses muscles se contracter, ses yeux rouler dans leur orbite, et l'énorme morceau de tabac qu'il tenait en permanence dans sa bouche passer dix fois, en une seconde, de droite à gauche et de gauche à droite ; mais il ne proféra pas un mot.

"Je te demande si tu sais écrire maintenant ?" répéta Napoléon.

"—Oui, mon Empereur ; je suis conservateur du magasin. C'est moi qui soigne la fabrication des mèches et des gargousses, que je démontre aux élèves la théorie du pointage, que je..."

"—C'est bon... Bien... Assez."

Et l'Empereur fit encore à celui-ci un signe de tête bienveillant, en agitant sa main, ce qui voulait dire : "Te ne sais pas écrire, je ne puis te donner un grade plus élevé ; mais je te donnerai de l'argent." Fraboulet avait été décoré au camp de Boulogne, lors de l'institution de la Légion d'Honneur ; il ne fut jamais nommé officier ; mais il reçut une dotation de 400 francs de rentes sur les domaines extraordinaires de Westphalie ; car du temps de Napoléon tous les services étaient récompensés.

La revue et les manoeuvres eurent lieu. Dans le court intervalle de repos qui les séparèrent du défilé, l'Empereur ne cessa de s'entretenir avec le général Belavène. Nous suivions avec anxiété tous ses mouvements ; ses moindres gestes étaient interprétés.

Selon les uns, Napoléon demandait cent officiers, dont dix devaient entrer dans les vélites de la garde, qui étaient alors ce que fut la jeune garde un peu plus tard ; et vingt autres prendre leur rang dans l'artillerie. Selon les autres, il ne s'agissait rien moins que de deux cents officiers, mais aucun d'eux ne devait entrer dans les vélites ; et, quant aux artilleurs, ils n'étaient pas assez exercés. Ceux-ci prétendaient que l'Empereur avait été mécontent de nos feux de deux rangs ; ceux-là soutenaient au contraire qu'il en était enchanté ; chacun craignait, chacun espérait ; tous nous avions assez de la vie de l'école, nous voulions marcher, quitter une existence sans liberté, des fatigues sans gloire, secouer le joug d'une discipline dont la sévérité était nécessaire, j'en conviens, mais qui finissait par être insupportable et ridicule, tant elle était excessive et minutieuse.

Le défilé s'exécuta à ravir, et l'Empereur quitta Saint-Cyr au bruit d'acclamations et de vivats, capables de fendre un cerveau qui, comme le sien, n'y aurait pas été accoutumé : nos espérances furent surpassées.

Napoléon avait commandé deux cent cinquante officiers : dix seulement entraient dans les vélites ; mais la promotion des artilleurs était de quarante.

Notre équipement devait être prêt dans l'espace de huit jours, le neuvième nous quittions l'école ; et, par grâce spéciale, on accordait à quelques-uns de nous, qui avaient leurs parents à Paris, une permission de quatre jours, afin de leur dire adieu et de les embrasser avant de partir définitivement... Hélas ! ces adieux, ces baisers de mère et de sœurs étaient souvent les derniers !... Après quoi chacun de nous devait se rendre, en poste, à la destination indiquée sur la feuille de route qui lui était remise avec son brevet et son Kivet, à Saint-Cyr même, le jour du départ de l'école.

Enfin ce moment si désiré arriva.

Le matin, à sept heures et demie, le général Belavène nous fit assembler dans la cour ; le peu de camarades qui étaient restés au bataillon d'instruction nous portèrent les armes, et les tambours battirent au champ.

Notre commandant appela en premier les privilégiés, c'est-à-dire les lieutenants en second de vélites, puis après les quarante artilleurs, et ensuite les deux cents officiers placés dans la ligne. Il remit le brevet à chacun, l'embrassa, lui donna des conseils, parce qu'il en donnait dans toutes les occasions ; en revenant, il reçut un cri de *Vive l'Empereur !* articulé dans l'oreille de manière à le rendre sourd ; et déjà il ne l'eût été depuis long-temps par suite d'un boulet de canon qui lui avait passé au-dessus de l'épaule, je ne sais plus à quelle affaire. Cette cérémonie dura au moins deux heures et demie. Nos tambours devaient avoir les bras disloqués, car un ban avait été battu pour chacun de nous.

Une fois les portes de l'école ouvertes, l'enthousiasme fut au comble ; des larmes de regret et d'envie s'échappaient des yeux de tous nos camarades. Bientôt nous arrivâmes à Versailles, jusqu'où nous avait accompagnés notre vieux adjudant-major ; ce brave, après que nous l'eûmes fatigué de nos poignées de mains, nous embarqua tous dans les coucous qui avaient été mis en réquisition dès la veille, et nous vit partir en faisant des vœux pour notre santé et notre avancement.

Ah ! sans doute il fut facile aux paisibles habitants de Versailles, en nous voyant nous diriger sur Paris, de prévoir l'avenir qui nous attendait ; plus d'un dut céder à de tristes pensées et faire d'amers rapprochements. Six années s'étaient à peine écoulées que les deux cent cinquante officiers de la levée de Saint-Cyr de 1809 se trouvaient réduits à vingt-deux ; encore n'étaient-ils plus, en majeure partie, que des débris de combattants.

UN ANCIEN ÉLÈVE

De l'école impériale et militaire de Saint-Cyr.

IMPRESSIONS DE VOYAGES.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Le lever du Soleil

A KATSKILL MOUNTAIN.

ETAT DE NEW-YORK.

(Extrait d'un journal inédit.)

3 juillet 1838 — A trois heures et demie, me voilà sur pied, pour voir le soleil se lever. Il se fait attendre, (ne se levant aujourd'hui qu'à 4h 14m) mais l'air du matin, en répandant dans tout votre être, je ne sais quoi de vivifiant, vous élève l'âme, et la prépare par l'élasticité qu'elle semble acquérir, à recevoir les impressions dont on ne peut se défendre.

C'est à 3h. ce matin, qu'il faut être sur le *Table Roc*, à une élévation de 2227 pieds au-dessus du niveau de la rivière *Hudson*. Un nuage sombre qui voile la majesté de l'astre que nous attendons avec impatience, s'étend insensiblement, et laisse peu à peu, percer quelques commencemens de cette lueur éclatante qui va, dans quelques minutes, donner une vie nouvelle à toute la nature. Un cordon couleur de vio, vient ensuite border la partie supérieure du nuage, et conserve quelques instans, sa forme. Des rayons pâles paraissent s'élançer à travers le nuage qui sert alors de transparent ; et tout à coup ! un petit point, une étincelle de feu, jaillit pour ainsi dire, dans les cieux ! Elle grossit bien vite, cette étincelle, car en un instant, la partie supérieure du globe, se montre à découvert, étincelante et ardente comme le braisier de la fournaise. Il monte l'astre et apparaît dans toute sa gloire. Il s'élève, tandis que des nuages roulant, avec grâce, les uns sur les autres, au-dessous de lui, prennent toutes les formes, et empruntent toutes les couleurs. Des couches nombreuses de nuages, s'agglomèrent rapidement, se disputant la beauté des couleurs vertes, pourpres, jaunes, blanches, violettes, etc., vous étonnant sans vous ôter le plaisir inexprimable que vous ressentez. Laissons pour un instant, le soleil et son trône majestueux, jetons un coup d'œil sur la plaine, et cherchons y ces riantes prairies dont la vue portait hier, le calme et la sérénité dans l'âme ; tâchons de découvrir ce filet argenté qui serpentait si joliment à travers cette belle plaine..... : je cherche

en vain....., je regardo encore, et je ne vois de tous ces objets enchanteurs, aucune trace...; pourtant le filot d'argent a emprunté la couleur éclatante d'un beau ruban pourpre, c'est la nature qui s'est décorée, ce matin, d'une ceinture neuve, pour saluer l'astre qui vient lui donner une vie nouvelle.....Je promène ma vue de tous côtés, et je ne reconnais plus rien... plus de terre! c'est l'océan qui s'offre à mes regards étonnés. Une vaste mer se déploie devant moi, et je me crois, malgré moi, transporté sur un roc élevé, au milieu de l'océan...! Tout à coup, je découvre des îles, des promontoires, des montagnes qui naissent comme par enchantement et sortent, je ne sais par l'effet de quoi, du sein des ondes; les uns disparaissent au moment où vous essayez à en saisir les formes, d'autres grandissent à vue d'œil : ceux-ci semblent se déplacer pour aller remplir quelque espace vacant.....; je n'en puis croire mes yeux, je sais que je ne suis pas sur un roc au milieu de la mer, je cherche à me défaire de cette illusion qui me trompe si étrangement, qui se joue si facilement de toutes mes facultés physiques et intellectuelles....., vains efforts : plus je veux me détromper, et plus je suis trompé, jusqu'à ce que quelque fée frappant sans doute de sa magique bague, tous ces objets fantastiques, les éloigne et me laisse apercevoir de nouveau la plaine....

Lecteur, je te vois embarrassé, et un sourire sardonique décèle ta pensée : ou tu me crois un visionnaire, ou tu trouves le tableau surchargé. Ni l'un ni l'autre, tout est vrai dans le récit, tout est illusion dans la nature.....Il est tems de te le dire, que toute cette magie n'est autre chose que l'accumulation des vapeurs de la nuit, qui ont couvert la plaine, et qui se dissipent à mesure que le soleil acquiert de la force.....

L'orage.

La chaleur extrême de la journée, nous promettait le beau spectacle d'un orage de tonnerre, accompagné d'éclairs, que donne ici à l'observateur placé au *Table Roc*, la nature dans toute sa majesté. L'Hudson vers l'est et le sud, commença à s'obscurcir, et les nuages venant du nord, semblent disposés à seconder les éléments : une fumée d'abord légère, puis plus épaisse, passe au-dessus de la plaine, à nos pieds ! Les nuages se joignent. L'éclair sillonne la nue, et le roulement imposant du tonnerre, se fait entendre au loin. L'orage approche, la nue se fend, et les eaux du ciel tombent en abondance. Les éclairs deviennent vifs, ils sillonnent plus vivement qu'auparavant, et le bruit du tonnerre augmente. Une bande semblable à une belle palatine gris-blanc, se montre au loin, dans les cieux ; à droite, les nuages prennent des formes fantastiques en s'élevant ; à gauche, la réverbération du soleil, nous fait apparaître une grosse nue presque toute couleur pourpre : le même effet est produit sur la plaine, les couleurs les plus variées se dessinent pour ainsi dire d'elles-mêmes sur les champs, tandis qu'à notre droite, la pluie tombe par torrents. Tout cela se passe au-dessus de nous ; la beauté, la sublimité de ce spectacle reçoit de notre part un degré d'admiration d'autant plus grand, que nous n'avons aucun danger à appréhender ; le sillonnement des éclairs ne nous effraie pas, nous regardons l'orage avec calme, et notre tranquillité n'est interrompue que par les transports que nous entendons de tous à autre, les magnifiques traits de feu qui s'échappent de la nue. Ces colonnes de fumée montent de la plaine, s'élèvent et se répandent, et couvrent presque tout l'espace. Enfin, peu à peu, les nuages s'éloignent, et un arc-en-ciel magnifique leur succède. L'orage se dissipe, un vent impétueux chasse au loin les vapeurs condensées ; la soirée vient, la lune se lève : le vent souffle avec fureur, et le bruit lugubre qu'il cause, les sifflements à travers les jalousies et les croisées, ont quelque chose qui jeterait dans une mélancolie profonde, si l'on n'était pas, fort à propos, distrait par les amusements de la soirée.

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 15 FEVRIER, 1845.

La littérature contemporaine.

“ Il faut, après tout, que l'art soit son propre but à lui-même, et qu'il enseigne, qu'il moralise, qu'il civilise, et qu'il édifie, chemin faisant, mais sans se détourner, et tout en allant devant lui. C'est par des peintures vraies de la nature éternelle que chacun porte en soi ; c'est en nous prenant, moi, nous, eux, tous, par nos irrésistibles sentiments de père, de fils, de mère, de frère et de sœur, d'ami et d'ennemi, d'ami et de maîtresse, d'homme et de femme. C'est en mêlant la loi de la providence au jeu de nos passions ; c'est en nous montrant d'où viennent le bien et le mal moral et où ils mènent ; c'est en nous faisant rire et pleurer sur des choses qui nous ressemblent, quoique souvent plus grandes, plus choisies, et plus ridicules que nous ; c'est en sondant avec le *speculum* du génie notre conscience, nos opinions, nos illusions, nos préjugés ; c'est en remuant tout ce qui est dans l'ombre, au fond de nos entrailles ; en un mot, c'est en jetant, tantôt par des rayons, tantôt par des éclairs, de larges jours sur le cœur humain, ce chaos d'où le *fiat lux* de l'homme de génie tire un monde ! C'est ainsi et pas autrement, à notre avis, que l'art aura sa vraie utilité, sa vraie influence, sa vraie collaboration dans l'œuvre civilisatrice.”

(VICTOR HUGO.)

Maintenant que la littérature contemporaine entre de tous côtés dans notre Canada, grâce aux progrès de l'époque, il s'élève chaque jour de grandes et d'importantes questions, parmi la partie éclairée de nos compatriotes, sur la valeur réelle, la portée et l'utilité de ces œuvres littéraires. Quelques-uns, craignant qu'il s'en échappe une influence pernicieuse, sans vouloir *trier le bon grain de l'ivraie*, voudraient la proscrire entièrement ; d'autres, avec un libéralisme outré, en dehors des règles de la saine moralité, voudraient qu'on mit entre les mains du lecteur tous les livres sans distinction aucune, toutes les folles écrits d'une foule de littérateurs qui semblent n'avoir, en écrivant, d'autre but que d'écrire, que de lancer, dans la publicité, des pages que le temps emporte de suite dans le gouffre de l'oubli. Ces œuvres, malheureusement, ont quelquefois des succès éphémères. Ils sont attrayants par la peinture du vice qu'on voudrait vous faire haïr, il est vrai, mais qu'on peint si beau, sous de si brillantes couleurs, avec une gaieté si folle, si insouciance de l'avenir, avec le calme et la sérénité de la vertu, que le vice perd à vos yeux sa hideuse laideur, qu'il se fait aimable, qu'il a toutes les allures de la bonne société, la belle tenue de l'honnêteté, le maintien parfait et naturel de la vertu. Ces œuvres-là sont pernicieuses, mauvaises par la forme et par le fond. Mais nous ont déjà dit quelques contemporains : “ La littérature est la peinture des mœurs ; le roman doit peindre l'époque où nous vivons, représenter les hommes tels qu'ils sont et non pas tels qu'ils doivent être ; est-ce notre faute à nous si le vice est partout dans le sein de la société ? ” Non, ce n'est pas votre faute, à vous, s'il est beaucoup et de grands vices dans la société, ce n'est pas votre faute, à vous, si à chaque pas, dans le siècle où nous vivons, nous heurtons du pied de nombreuses victimes de toutes sortes de vices et de passions, mais c'est votre faute, à vous, de nous faire de fausses peintures, de nous donner des tableaux de mœurs qui n'existent souvent que dans votre imagination et dans vos cerveaux échauffés. C'est votre faute, à vous, de faire vos personnages corrompus plus beaux que ceux qui sont vertueux ; c'est votre faute, à vous, de louer, applaudir et glorifier, quand vous devez blâ-

mer, condamner et marquer du doigt de la réprobation ; et enfin, votre grande faute, la faute qu'on ne doit pas vous pardonner, celle que commettent trop souvent des romanciers de l'époque, c'est de calomnier la société. Oui, les romanciers calomnient la société ; car il n'est pas vrai que les passions soient telles que vous les faites dans vos romans ; il n'est pas vrai que l'adultère, qui détruit tous les liens les plus sacrés de son société détestée, s'introduise journellement dans nos maisons ; il n'est pas vrai que la séduction la suive d'un pas furtif et traître ; non, nos mères, nos sœurs, nos filles, nos épouses ne sont pas infidèles, ne sont pas adultères, ne sont pas perdues, ne sont pas déshonorées ; non, ces autels de l'amour conjugal et du bonheur domestique ne sont pas renversés et abattus, comme vous le dites, tous les jours, dans vos écrits. Ils sont encore debout et on y brûle encore l'encens de la fidélité, de l'honnêteté et du devoir. Les dieux pénates sont encore au foyer domestique. Il n'est pas vrai que les célibataires aient entrepris une croisade infâme contre ceux qui sont entrés dans la vie matrimoniale. Il n'est pas vrai que les maris sont faux, trahissent, et sans honneur ; enfin, la société, comme l'humanité entière, a ses difformités, ses défauts, ses vices, ses fautes, et ses travers. Mais, encore une fois, il n'est pas vrai qu'elle ne soit qu'un bouge de tous les vices, un repaire de meurtriers, d'assassins, de traîtres, et de voleurs.

Cette critique et ces opinions de notre part, peuvent paraître sévères, mais elles sont honnêtes, et arrivées à l'état de convictions. Paraissant devant nos compatriotes avec le but que nous avons devant nous, celui de populariser au pays la littérature française, il n'est pas hors de propos, que nous nous prononcions explicitement. Admirateurs passionnés des chefs d'œuvres produits en littérature par nos contemporains, et surtout en France, nous n'irons pas répéter toutes les absurdes erreurs dont la *Revue d'Edimbourg* se rendit coupable et responsable dans un article publié à ce sujet, dans ses colonnes, il y a quelques années. Nous n'irons pas, nous, faibles appréciateurs, porter une main téméraire sur le magnifique édifice qu'ont élevé les intelligences d'aujourd'hui et qu'elles embellissent chaque jour de plus en plus. Nous n'irons pas comme la *Revue Ecossaise*, déclarer les écrivains à la mode de France aujourd'hui “ bien petits, bien vagues, bien faux, bien dénués de but et de plan, bien stériles en idées, bien prodigues d'un ridicule éclat de paroles.” Oh ! non, loin de nous de parler ainsi des auteurs de *Notre Dame de Paris*, de *Cinq Mars* et de beaucoup d'autres, de Chateaubriand, de Ballanche, de Augustin Thierry, de Monteuil, de Charles Nodier et de Casimir Delavigne. Mais ce que nous pouvons dire et répéter ; c'est qu'il est, parmi ceux qui travaillent à la grande œuvre intellectuelle, de mauvais ouvriers qui gâtent l'œuvre de leurs voisins. Il en est, qui écrivent sans penser à leur but, sans connaître leur mission ; ceux là font une littérature éphémère, copiste trop attentive et trop flatteuse des mauvaises passions et des préjugés de chaque jour, portant l'empreinte visible de la fragilité et de l'intérêt personnel, mêlée à l'esprit de parti, soulevant toutes les idées, insultant toutes les opinions, mêlant tous les styles, jetant toutes les couleurs au hasard, empruntant des costumes et des paroles à tous les temps et à tous les âges, licentieuse comme l'Arétin, stoïque comme Zénon, courant à l'aventure et riant comme une folle d'un vrai rire de désespoir ; proclamant elle-même, avec impudence, son néant, sa folie, son impuissance ; se lamentant sur ses vices sans se corriger, blâmant tout, sans rien réformer par son œuvre et par ses idées ; condamnant tout ce qui se trouve exister sans rien offrir de meilleur, enfin ils font ceux-là une littérature qui ne moralise pas, qui ne peut civiliser, qui ne peut instruire, qui ne présente rien à l'esprit et au cœur.

Mais aujourd'hui la littérature, selon nous, doit avoir toujours pour pensée et pour but, la pensée des temps où nous vivons ; il faut qu'elle joigne au beau, à l'agréable, l'utile et le bien, il faut qu'elle suive la pen-

te des idées et des événements sur laquelle notre époque est lancée ; il faut qu'elle ait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, une tendance presque positive, quelque chose qui ressemble à notre siècle, il faut qu'elle travaille, qu'elle fasse sa part, sa tâche dans l'œuvre de la régénération de la société.

Pour nous qui avons entrepris de faire connaître à nos compatriotes cette belle littérature d'aujourd'hui, de la répandre, de la rendre populaire, et par là d'instruire, nous devons dire qu'il faut choisir et choisir encore ; car, vraiment, il est trop d'écrivains comme ceux dont nous parlons dans cet article.

Nous avons vu, depuis quelque temps, plusieurs personnes parler de ces questions. La presse elle-même s'en est déjà occupée, surtout de la publication de la *Revue Canadienne*. On a exprimé l'espoir que notre feuille n'oublierait pas sa pensée et son but, en introduisant ici les œuvres, qu'on peut bien appeler licencieuses et dévergondées de certains de nos contemporains ; nous donnons donc nos opinions avec joie, en disant encore avec un des plus illustres esprits de l'époque : " Passionner la multitude autour de la glorieuse fantaisie de l'écrivain et faire oublier au peuple le gouvernement qu'il a pour l'instant ; faire pleurer les femmes sur une femme, les mères sur une mère, les hommes sur un homme ; montrer, quand l'occasion s'en présente, le beau moral sous la difformité physique ; pénétrer sous toutes les surfaces, pour extraire l'essence de tout ; donner aux grands le respect des petits, et aux petits la mesure des grands ; enseigner qu'il y a souvent un peu de mal dans les meilleurs, et presque toujours un peu de bien dans les pires, et par là inspirer aux mauvais l'espérance, et à l'indulgence aux bons ; tout ramener dans les événements de la vie possible, à ces grandes lignes providentielles ou fatales entre lesquelles se meut la liberté humaine ; profiter de l'attention des masses, pour leur enseigner à leur insu, à travers le plaisir que vous leur donnez, les sept ou huit grandes vérités sociales, morales ou philosophiques, sans lesquelles elles n'auraient pas l'intelligence de leur temps ; c'est par cette voie magnifique et large, et non par la tracasserie politique, que l'art devient un pouvoir, qu'il instruit et qu'il éclaire."

Histoire de la Semaine.

On verra aujourd'hui dans nos colonnes les dernières nouvelles des États-Unis, au sujet de l'annexion du Texas. Cette question occupe de plus en plus l'opinion publique en Amérique et même en Europe, et comme dit le savant éditeur du journal qui nous offre une si juste appréciation de ces faits, " elle est grosse de difficultés et de troubles pour l'union américaine." Singuliers droits que ces gens là s'arrogent, de regarder autour d'eux, et de dire voilà un magnifique territoire, il faut l'annexer au notre, il nous sera très avantageux, et de suite de discuter les mérites de l'annexion sans s'occuper des droits de la nation qu'on veut ainsi faire tomber sous sa domination. Le Texas ne veut pas l'annexion, nous ne voyons pas qu'il la demande, qu'il s'en occupe. Depuis que l'article ci-dessous du *Courrier des États-Unis* fut écrit, nous apprenons qu'un autre Bill a été de nouveau présenté par M. Benton, l'Achille du parti démocratique ; on pensait que ce nouveau bill serait bien reçu du Sénat.

Après le Texas vient l'Oregon, mais ce territoire, c'est autre chose. La chambre en a voté d'emblée la colonisation armée, si d'ici à un an l'Angleterre n'abandonne pas l'occupation conjointe.

On ne voit rien de nouveau chez nos voisins, si ce n'est la continuation de troubles par les anti-rentiers près d'Albany, une chute de neige considérable dans les États du Nord comme au Canada, qui avait arrêté les communications des postes pour quelques jours.

Le bill ou la mesure d'éducation de M. Papineau est devant le public, et la plupart des journaux en ont donné une analyse. Le point principal de la me-

sure, qui engage en ce moment l'attention du public, est la taxe directe sur la propriété mobilière et immobilière. Assurément l'expérience a dû nous prouver, depuis long-temps, qu'aucun système d'éducation ne pourra fonctionner dans notre pays, à moins qu'on n'oblige nos cultivateurs, qui ne jouissent pas des bienfaits de l'instruction, de faire instruire leurs enfants, en les contraignant par un impôt à partager les dépenses de l'éducation générale. Nous nous sommes déjà exprimé là-dessus. C'est un bienfait à faire à nos compatriotes. Il faut donc les faire instruire, quand même.

Quant à la manière dont cet impôt doit être prélevé, nous ne croyons pas qu'elle soit juste et équitable. La 36me clause, qui établit comment la taxe sera répartie, dit : " Le taux mentionné dans la 22me section de cet acte sera réparti également sur la propriété immobilière dans la paroisse ou township et sur tous meubles et effets, (à l'exception des meubles de ménage et des outils de métiers,) selon la valeur de telle propriété mobilière ou immobilière respectivement, et sera payable par, et recouvrable de la personne propriétaire, occupant ou en possession de, etc. etc. Nous disons donc qu'il y a là quelque chose qui n'est pas juste, par exemple, qu'un marchand, qui est en possession d'un fonds considérable de marchandises, qui doit être deux tiers de ce fonds, et qui est sans capitaux ni moyens, il n'est pas juste, disons-nous, que ce négociant soit forcé de payer une part de l'impôt aussi considérable que son voisin qui se trouvant plus à l'aise et plus riche a un fonds semblable de commerce qui lui appartient et qui n'est pas chargé de dettes.

Cette loi doit imposer une taxe sur les hommes de profession, avocats, notaires, médecins et autres, qui ont pratiqué pendant deux ans et plus, selon le montant de leurs affaires et l'étendue de leur pratique. Voilà assurément quelque chose de nouveau et d'étrange. Il faudra donc qu'un homme donne un état de ses affaires professionnelles ! Taxer l'intelligence, les professions libérales, mais c'est inouï ! et cela à la discrétion du Commissaire des écoles ! Avant de statuer là-dessus il faudrait savoir comment mettre à exécution une pareille clause ; si un homme de profession refuse de donner l'état de ses affaires, que fera le Commissaire ? imposera-t-il un montant quelconque ? N'y aurait-il pas là de l'arbitraire insupportable ? On conçoit l'impôt sur quelque chose de tangible, de réel, mais comment concevoir l'impôt sur quelque chose d'aussi incertain, d'aussi variable, d'aussi changeant, d'aussi idéal, nous pourrions presque dire, qu'une clientèle quelconque, soit d'avocat, de notaire ou de médecin ? Encore la collection de cet impôt, comment la faire ? Oh ! vraiment il fallait bien plutôt, si l'on voulait absolument taxer les professions, statuer que ceux qui en sont membres fussent taxés selon leurs talents, leur capacité ! Peut-être alors il aurait été possible de prélever quelque chose même sur les avocats sans cause !

Il est encore quelques personnes sur le salaire desquelles on voudrait percevoir l'impôt, ce qui paraît encore, à notre avis bien injuste ; ce sont les employés ou fonctionnaires publics, et les greffiers des Cours de Circuits et des Commissaires. Nous dirons comme un de nos contemporains ; ou les salaires de ces employés sont trop élevés, où ils ne le sont pas ; s'ils sont trop hauts, réduisez les, mais de grâce, n'imposons donc pas un impôt direct, pour subvenir aux dépenses de l'éducation générale de la province sur de pauvres diables, qui n'ont pour la plupart que leurs salaires pour subsister. Assurément cette clause là devrait être retranchée de la mesure, et les serviteurs du public devraient être mis sur le même pied que le reste du peuple. À part ces quelques défauts et d'autres qui peuvent se rencontrer dans ce projet de loi, l'éducation est quelque chose de si essentiel, de si nécessaire au bien-être et à la prospérité générale du pays que nous voudrions voir les partis oublier pendant quelques heures leurs différences, pour concourir à une pareille mesure. Il nous faut un système d'édu-

cation, et cela sans tarder. Si cette loi a des clauses absurdes, qui soient contre les vrais principes de la législation, et qui ne remplissent pas les besoins du peuple, on peut les changer, les détruire en comité, mais nous espérons dans tous les cas que personne ne s'opposera à la passation de la loi, à moins qu'il n'en ait une meilleure à proposer de suite, car, encore une fois, il vaut mieux avoir un système défectueux et insuffisant sous quelques rapports, que de ne pas en avoir du tout.

La chambre s'est occupée, mardi soir, en comité, des moyens de préserver la paix sur les travaux publics dans différentes parties de la province. Il était grand temps que l'exécutif pensât à ce sujet important. On sait combien les canadiens ont eu à souffrir dans leurs propriétés et même dans leurs personnes, dans le voisinage des entreprises et des travaux publics surtout à Lachine et à Beauharnais. Nos braves habitants ont été pillés, volés pendant plusieurs années, sans trouver de protection dans le gouvernement qui doit les protéger ; d'un autre côté, il faut être juste, les pauvres irlandais ont été traités bien cruellement, par les contracteurs qui sont souvent des spéculateurs sans conscience qui voudraient s'enrichir en quelques années par les sueurs des pauvres émigrés.

Judi soir, M. Moffatt a présenté à la Chambre un projet de loi pour permettre l'établissement, en ce pays, de sociétés ayant pour but de fournir les moyens de bâtir et ériger des maisons, ce qu'on appelle en Angleterre *Building Societies*. Cette loi qui sera d'une nature publique, doit être avantageuse pour tout le monde, et contribuera à l'agrandissement de nos villes. C'est une mesure qui mérite bien l'attention de nos législateurs et sur laquelle nous aurons occasion de donner de plus amples explications dans un prochain numéro de notre feuille.

Nous avons assisté avec un vif plaisir à une lecture donnée, jeudi soir, devant la Société de la Bibliothèque Mercantile, par l'honorable Juge C. Mondelet, de cette ville, sur l'éducation morale et religieuse à donner aux enfants. Il y avait foule, et l'attention de toutes les personnes présentes nous a prouvé combien on apprécie les notions claires, simples et admirables de ce monsieur, sur ce sujet si important de l'éducation.

FACHEUX SYMPTÔMES EN SUISSE.

Le parti radical vient d'obtenir une victoire déplorable dans le canton de Zurich, qui va devenir, pour deux années, le siège du directeur fédéral et de la diète. Le docteur Zehnder, champion du radicalisme le plus avancé, a été porté, le 17 décembre, aux fonctions de bourgmestre pour 1845, et deux nominations de conseillers d'état ont été faites dans le même sens.

Désormais, les deux partis se balancent à peu près dans les deux conseils, mais avec une tendance marquée vers le radicalisme par l'influence prépondérante du nouveau bourgmestre ; chances de nature à alarmer d'autant plus qu'elles semblent faire avorter toute démarche de conciliation.

Outre ces symptômes, la situation s'aggrave de jour en jour ; Berné, Argovie, Soleure, Glaris et d'autres cantons dominés par les radicaux sont toujours résolus à contraindre par les armes le gouvernement de Lucerne à exiler les jésuites et à relâcher les prisonniers faits lors des derniers troubles. Des professeurs d'Argovie et de Berné organisent de nouveau leurs étudiants en corps francs pour les mettre en mouvement au besoin. On fabrique, dans ces deux cantons, des drapeaux et des cocardes aux trois couleurs de l'ex-république suisse (rouge, jaune et vert), pour les distribuer aux corps de partisans destinés à marcher contre les cantons de l'association catholique.

Il ne faut pas s'y tromper : les radicaux ne veulent pas s'en prendre aux jésuites seulement ; tout ce qui contrarie leurs doctrines et leurs tendances leur porte ombrage, et ils veulent en triompher. C'est un fatal système de nivellement qu'ils cherchent à réaliser, au risque de périr eux-mêmes dans l'anarchie qu'ils auront inaugurée.

INDUSTRIE.

Extrait du *Fanal*, journal belge, du 25 mars 1841.

NOUVEAU MOYEN DE NETTOYER LES FORMES D'IMPRIMERIE.

Nous nous empressons de faire part aux imprimeurs de la nouvelle invention de M. de Rotterdam, qui vient de trouver un nouveau procédé de nettoyage des caractères ainsi que des gravures. Son procédé, aussi simple qu'économique, présente de grands avantages. Il est facile de voir que l'usage des caractères d'imprimerie provient du frottement des brosses; de plus, les ouvriers l'augmentent en se servant de la potasse du commerce, qui contient beaucoup de sables et de matières étrangères.

L'emploi de la potasse, dite de commerce, pour nettoyage de caractères, n'est pas suffisant, car, en examinant la composition de l'encre d'imprimerie et connaissant les propriétés chimiques et physiques de ces corps, il est facile de prévoir que même la potasse caustique, dite potasse à la chaux et à l'alcool, est encore insuffisante sans un intermédiaire mécanique, plus encore quand on se sert de la potasse de commerce, carbonate de potasse, mêlée de cendres de bois, de sables et d'autres matières impropres pour cet usage.

M. de R., par son procédé, supprime l'emploi de brosses dans les nettoyages de caractères; de plus, les agents chimiques dont il se sert à cet effet présentent plus d'économie que celui dont on a fait usage jusqu'à présent; mais la chose la plus essentielle, c'est que son procédé, par la suppression de brosses, préserve les caractères de la destruction rapide, et par cela augmente le prix des ouvrages.

Nous devons nous féliciter que cette invention ait pris naissance en Belgique, car depuis plusieurs siècles qu'on fait usage de l'imprimerie, on n'a pas pu trouver le moyen de supprimer les brosses.

Extrait de *la Revue Scientifique de Paris*, janvier, 1842.

Nous avons rendu compte dans notre numéro de novembre 1841 d'une découverte fort utile de M. de Rotterdam, ingénieur civil, ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures de Paris, découverte relative au lavage des formes d'imprimerie, en signalant à l'inventeur quelques perfectionnements à introduire dans son appareil; l'un de ces perfectionnements a été adopté par lui, à savoir, le remplacement de l'articulation à boule par un tube flexible. M. de Rotterdam adopte également notre robinet unique double, mais il imagine aussi une combinaison simple dans le cas où l'imprimeur peut disposer d'un jet isolé d'eau pure dans son établissement. C'est ainsi qu'il a opéré chez M. Fournier, imprimeur à Paris.

La pompe qu'il a disposée dans cet atelier ne fournit que la potasse épurée, et le lavage à l'eau s'opère séparément. L'imprimerie Royale a fait examiner ce système, et paraît disposée à l'adopter.

Nous recommandons aux Imprimeurs la très utile et importante découverte de M. de Rotterdam—On peut voir par les extraits que nous donnons, et surtout par celui tiré de la *Revue Scientifique de Paris*, combien elle fut appréciée en Europe, puisque, après expérience, elle fut adoptée par l'Imprimerie Royale de France—Nous pouvons d'autant plus nous féliciter de cette découverte, que nous avons l'avantage d'avoir à Montréal l'inventeur lui-même. M. de Rotterdam est, au service du gouvernement anglais, associé en qualité de chimiste à M. Logan, notre savant géologue—M. de R. est établi no. 40, Grande Rue St. Jacques, et nous sommes sûrs, est disposé à donner à ceux qui s'adresseront à lui, toutes les explications nécessaires à l'usage de son excellent procédé de lavage des formes d'imprimerie, comme aussi sur toutes autres matières qui se rapportent à son art.

ETATS-UNIS.

Extrait du *Courrier des Etats-Unis*.

La chronique parlementaire de Washington de mardi avait pour fait saillant le rapport du comité des affaires étrangères auquel avait été référée la résolution conjointe votée dans la chambre des représentants en faveur de l'incorporation du Texas aux Etats-Unis. Le rapport présenté par M. Archer conclut

contre la résolution dont il propose le rejet, ainsi que celui de toutes les pétitions analogues, en déclarant inconstitutionnelle l'intervention de la chambre dans une question dont la solution n'appartient qu'aux deux corps de l'état auxquels a été réservé le droit exclusif de la négociation et de la ratification des traités. L'annexion du Texas n'est donc, dans ce rapport, repoussée que par vice de forme. Un seul membre du comité, M. Buchanan, n'a point partagé la manière de voir de la majorité, et il publiera probablement un contre-rapport exposant les vues de sa minorité. Mais on ne doute pas que les conclusions de M. Archer ne soient adoptées par le sénat. Le pauvre Texas ne sera donc pas plus heureux dans ce second assaut que dans le premier, et il est à craindre pour ses amis que cette fois il reste à jamais sur la place. Il est difficile d'admettre, en effet, que l'annexion puisse de longtemps se recruter une majorité des deux tiers dans le sénat. Pour que cette majorité succédât à la minorité actuelle, il faudrait un revirement de front, une volte-face complète dans les rangs sénatoriaux. Cela ne saurait être fait avant deux ans, c'est-à-dire, avant que de nouvelles élections aient modifié partiellement la composition actuelle du sénat. Deux ans de sursis pour l'annexion texienne équivalent à un enterrement définitif, à moins que quelque démonstration populaire ne vienne jeter dans la balance sénatoriale le poids d'une de ces volontés menaçantes auxquelles on résiste peu dans les gouvernements républicains.

Une pareille démonstration n'est pas probable en ce moment; elle n'est pas impossible, pourtant, si l'on réfléchit au courroux légitime qu'éprouveront les partisans de l'annexion en voyant le vœu national, le fruit de leur dernière victoire électorale, violé, tenu en échec par la tenace opiniâtreté de quelques sénateurs enveloppés dans leurs passions et leur immobilité. M. Polk, le vainqueur de la dernière campagne présidentielle, le mandataire des annexionnistes, ne se résignera pas non plus facilement, on doit le croire, à voir son mandat, et le principal événement destiné à illustrer son règne quadriennal, escamotés annulés, par l'entêtement des *patres conscripti*. Mais s'il n'est pas impossible que l'énergie de M. Polk et l'influence de son nouveau cabinet arrachent un vote en faveur de l'annexion, il leur sera plus difficile, nous le croyons, d'amener le gouvernement actuel du Texas à courir les risques d'un nouveau traité exposé à un nouveau rejet.

Cette question du Texas est grosse de difficultés et de troubles à venir pour l'Union américaine, nous en faisons la prédiction. Les destinées de la race anglosaxonne sur le continent américain ont certaines voies si visiblement tracées par les mains de la providence, qu'il y a autant de folie à vouloir arrêter le cours de ce torrent qu'à le précipiter. C'est à en régler, à en molérer la marche que doit s'appliquer la sagesse des hommes d'Etat. Les temps d'arrêt gagnés par les faiseurs de dignes ne feront qu'exposer l'esprit public à des débordements d'autant plus violents et plus désastreux qu'ils auront été comprimés plus long-temps. Si la preuve de cette vérité n'était écrite dans toutes les pages de l'histoire politique et sociale de l'humanité, nous pourrions en retrouver l'indice dans ce qui vient de se passer au sujet du territoire de l'Oregon. La solution de ce procès territorial occupe l'esprit public, aux Etats-Unis, depuis quelques années. Son heure a sonné; cela devait être évident pour tous les hommes d'Etat. Des négociations ont été entamées avec l'Angleterre et cette dernière puissance a eu la sottise de ne pas se décider à une transaction. Aussitôt que l'impuissance des négociateurs a été connue, l'intervention publique s'est substituée à la diplomatie. Un bill signifiant à l'Angleterre la fin de l'occupation conjointe du territoire en litige, et déclarant, d'ici à un an, sa colonisation armée, a été voté d'emblée par une grande majorité dans la chambre. Si ce bill est sanctionné par le sénat, et cela n'est point improbable, la force sera appelée à décider ce que n'a pu résoudre la raison. Aussi les amis de la paix se préoccupent-ils vivement de ce bill de l'Oregon. Avec tous les amendements conciliateurs qu'il a subis, il leur paraît menaçant et gros d'une guerre qui a été reculée, il est vrai, mais rendue inévitable, si d'ici là le péril n'est point conjuré. Cela est vrai. Mais à qui la faute? Il est des questions d'intérêt public qui, une fois soulevées, veulent une solution; à toute attente il faut un terme, et la politique qui tend toujours à reculer n'arrive qu'à un résultat, en pareils cas, c'est de s'exposer à mieux sauter.

NAISSANCES.

En cette ville, le 10 du courant, la Dame de M. Thomas LeBlanc a mis au monde un fils.

Le 5 du courant, la dame de J. J. Nesbitt, écuyer, de cette ville, a mis au monde un fils.

DECES.

En cette ville, jeudi, 13 du courant, à 6 heures du matin, au domicile de M. Jean-Baptiste Belle, père, Joseph Belle, épouse d'Antoine Desjardins, âgée de 67 ans.

Au village de Laprairie, samedi dernier, le huit du courant, à l'âge de 57 ans, Dame Magdeleine McGulpin, épouse de M. Antoine Dupré, huissier.

À la Rivière du Loup, le 5 du courant, en la demeure de Dame L. L. Augé, après une courte maladie, Delle, Martine Lemaire Augé âgée de 25 ans et 5 jours.

Au même lieu, le 6, M. Benjamin Dubé, âgé de 80 ans.

Au couvent des Saints-Apôtres, à Rome, le 16 décembre dernier, à l'âge avancé de 81 ans, Messire JEAN-BAPTISTE THAYENET membre de la congrégation de St. Sulpice, à Paris. Ce digne prêtre que plusieurs citoyens de cette ville ont eu l'avantage de connaître, aimait à répéter souvent aux voyageurs canadiens qui le visitaient dans la ville éternelle, qu'il avait vécu vingt-trois ans et vingt-trois jours en Canada.—(Mélanges.)

LES INSURGÉS CANADIENS,
OU
ROMANCE DE 1837-38.
ESQUISSE DE MŒURS
ET
NOUVELLE HISTORIQUE.

L'AUTEUR de l'ouvrage, dont la publication s'annonce sous le titre ci-dessus, ne fait aucune promesse; car il ne veut pas attirer les reproches de ses concitoyens en trompant leur attente après leur avoir promis "mer et monde."

Il n'a donc pas recours à l'impression d'un Prospectus: charlatanisme littéraire qui expose l'individu qui s'en rend coupable, à une poursuite pour vouloir obtenir de l'argent sous de fausses prétentions.

L'ouvrage reposera donc sur ses propres mérites; c'est pourquoi la publication s'en fera par feuilletons, afin que ceux qui voudraient bien y souscrire puissent le discontinuer s'ils le jugent à propos. Cette manière de le publier facilitera sa circulation par les malles et autres voies par lesquelles des livraisons ne sauraient parvenir.

Des listes vont être immédiatement mises en circulation pour recueillir les noms des personnes qui désireraient prendre un exemplaire de l'ouvrage, dont le 1er feuilleton paraîtra sous peu. Ces listes seront aussi déposées chez les libraires et dans les salons publics à Montréal et à Québec, ainsi qu'aux bureaux de poste dans les principales campagnes du Bas-Canada.

L'ouvrage sera publié par feuilletons de 16 pages chacun, in 8o; et pour le prix de 6d. chacun.
Montréal, 15 février 1843.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de quatre piastres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevons pour ce journal des annonces, avis divers, etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être et seront adressées, (*affranchies*), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. LOVELL ET GIBSON, imprimeurs, No. 7, Rue St. Nicolas.

AGENS.

A Soularl, écrivain..... Québec.
L. G. Duval, écrivain..... Trois Rivières.
L. V. Sicotte, écrivain..... St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écrivain..... M.P.P. Vaudreuil.
L. A. Olivier, écrivain..... Berthier.
L. G. DeLorimier, écrivain..... L'Assomption.
P. L. LeTourneur, écrivain..... Rivière Chambly.
Frs. Caron, écrivain..... Amherstburg.
H. de Ronville, écrivain..... Soré.
H. F. Marchand, écrivain..... St. Jean.
Tancredi Sauvageau, écrivain..... Laprairie.
F. X. Valade, écrivain..... Terrebonne.
Col. A. C. Taschereau, écrivain..... D'Eschambault.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, No. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

MONTREAL.
DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON.